

LA MORT, LE CHRIST ET LE CHRÉTIEN

Rien de plus ambigu que la mort : à son propos, les extrêmes se touchent : on peut passer sans transition de la chaire aux cafés de Saint-Germain-des-Prés.

« Vous vous occupez d'une foule de problèmes ; vous traitez de politique et d'économie... Il n'est, Messieurs, qu'une question sérieuse, celle que posent les six cent mille personnes qui entrent chaque jour dans leur éternité »¹.

« D'attente en attente et d'avenir en avenir, la vie de Matthieu glissait doucement... vers quoi ? Vers rien. Il n'y avait rien à attendre : la mort était revenue en arrière sur toutes ces attentes et les avait arrêtées ; elles restaient immobiles et muettes, sans but, absurdes... Il n'y avait plus rien que des attentes d'attentes, plus rien qu'une vie dégonflée, aux couleurs brouillées, qui s'affaissait sur elle-même. Si je mourais aujourd'hui,... personne ne saurait si j'étais foutu ou si je gardais encore des chances de me sauver »².

En instance de jugement, le chrétien semble ne pouvoir que s'évader ; en sursis d'avortement, l'incroyant semble contraint de s'abstenir. Quand la mort *revient en arrière*, le monde perd de son intérêt : il n'apparaît plus comme une œuvre attachante mais comme un cadre pro-

1. Je garantis la substance de la phrase, mais je dois à la justice de reconnaître qu'elle date de dix ans.

2. J.-P. SARTRE, *L'âge de raison*, p. 212-213.

visoire : quelque sens qu'on donne au mot, l'homme y travaille à son salut.

Mortifiés par obligation, désabusés faute d'espoir, ceux que hante la mort ne s'entendent que sur un point : c'est de la fin que se prend l'art de vivre : *frère, il faut mourir !*

Réaction unilatérale ! elle ne fait droit ni à la liberté de l'homme, ni à la plasticité de la mort. Pour sûr, le fait est contraignant ! Mais la contrainte n'est pas toujours une misère : on peut subir, on peut aussi tirer le bien du mal ; notre noblesse, parfois, fait admirablement de nécessité vertu. On comprend que Sartre ne l'ait pas admis ; on déplore davantage que des prêtres du Christ s'efforcent d'éveiller leurs frères en les tenant captifs de la peur de mourir : leur Seigneur ne les a-t-il pas libérés ? Quel sens donnent-ils donc à la Pâque ? A son mémorial quotidien ? « Annoncer la mort du Christ jusqu'à son retour »³, n'est-ce qu'un art de s'effrayer ?

Puisque le Fils de Dieu est mort, il a consacré la mort. L'obligation de mourir demeure ; l'art de mourir est changé. L'art de vivre aussi. Pour finir comme le Christ, il faut vivre en plénitude, mais dans la foi, l'espérance et l'amour.

« PASSER DE CE MONDE AU PÈRE »

La mort nous apparaît comme un terme. Ouvre-t-elle une porte ? On l'ignore : cette fin n'a pas, de soi, le sens d'un but. Ainsi que l'âme, elle est mystère : elle échappe aux mesures de la science, on la décrit par ses effets. Arrêt du cœur ou des poumons, extinction de l'électricité cérébrale, ces signes sont des conséquences : on voit des cadavres, on ne voit pas la mort. Peut-être est-elle un passage, mais l'instant-limite est, comme tel, difficile à sai-

3. 1 Cor., 11, 20.

sir : une fraction de seconde, un millimètre d'altitude et l'appareil s'établît dans le ciel sans que vous ayez pu saisir le moment de son envol.

Pourtant, depuis que le Christ est « passé de ce monde au Père » (*Jean*, 13, 1), nous tenons « la définition de la mort »⁴. Tandis que les Juifs perdaient la mémoire du cadavre, les disciples se familiarisaient avec le ressuscité ; ils le buvaient des yeux (*1 Jean*, 1, 1), ils le palpaient (*Jean*, 20, 27), ils prenaient des repas avec lui (*Luc*, 24, 43). Expérience à jamais normative ! Il s'agit bien d'une révélation : le Seigneur a terminé son passage : il a commencé de vivre après avoir fini de mourir. Comprendre cette fin et ce commencement conduit à ne voir dans la mort qu'une transition.

Commencer de vivre

« Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie et que par le pouvoir sur toute chair que tu lui as conféré, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (*Jean*, 17, 1-2).

Jésus commence une autre vie ; il ne prolonge pas en Dieu celle qu'il menait parmi nous : pas plus que l'éternité n'est un temps indéfiniment prolongé, la vie dans la gloire n'est une vie naturelle, dispensée seulement de vieillir et de finir. Ressusciter, ce n'est pas entrer dans une existence quantitativement infinie, la « vie nouvelle » est d'un autre ordre, supérieure en qualité. Celui qui ressuscite commence de « vivre à Dieu » (*Rom.*, 6, 11) ; puisqu'il lui appartient, c'est de lui qu'il tire sa nouvelle vitalité. Dans la sphère suprême où le divin transfigure l'humain, le Christ est visiblement Dieu : il jouit jusque dans sa chair de « la gloire qu'il avait avant que fût le monde » (*Jean*, 17, 5).

4. J. GUITTON, *Journal*, p. 117.

Mais la gloire est communicative : « élevé de terre », le Christ « attire tous les hommes à lui » (*Jean*, 12, 32). Il « remplit tout » (*Eph.*, 4, 10). Son influence aimante l'univers afin de l'assumer dans la vie de Dieu.

Cet éclairage est décisif : Dieu s'en est pris à la mort ; il en a triomphé.

En premier lieu, il n'est plus vrai de dire : « Yahvé fait mourir et fait vivre, descendre au Schéol et en remonter » (*1 Sam.*, 2, 6). Ce langage est souvent le nôtre : il manifeste que nous sommes bien plus solidaires du premier Adam que du dernier, et, comme tels, mal évangélisés.

Déjà, l'auteur de la *Sagesse*, dernier en date des écrivains de l'Ancien Testament, avait interprété la *Genèse* : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants. Il a tout créé pour que tout subsiste ; les générations du monde sont salutaires, en elles il n'est aucun poison de mort, et l'Hadès ne règne pas sur la terre ; car la justice est immortelle » (*Sag.*, 1, 13-15). Admirable profession de foi ! Les impies objectent le caractère inéluctable de la mort pour s'étourdir de plaisir (2, 1-9) ; de ce fait, ils ne courent pas seulement à la mort, mais à une ruine eschatologique (1, 12), alors qu'une vie conduite selon la loi divine, norme de toute justice (1, 15), leur assurerait, pour finir, l'immortalité ; s'ils agissent ainsi, c'est faute d'interpréter le langage de la création : les générations⁵ s'y succèdent dans un effort de vie permanent : c'est le signe que les œuvres de Dieu sont durables et que, loin de se plaire à la mort, l'auteur de la vie ne se réjouit pas de la perdition ; les justes en feront l'expérience : ils partageront sa royauté (3, 1-8).

Ainsi la mort, phénomène de nature, n'est pas sans liens avec un phénomène moral et surnaturel. Péripétie,

5. Plutôt que les « créatures », traduction de la Bible de Jérusalem. J'emprunte l'exégèse de ce texte difficile à un cours inédit du R.P. Chr. LARCHER, o.p.

naturelle tant qu'on voudra, puisque tout doit *finir* en ce monde temporel, la mort n'en est pas moins accidentelle par rapport à l'intention totale de Dieu : « Oui, Dieu a créé l'homme incorruptible, il en a fait une image de sa propre nature ; c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde : ils en feront l'expérience, ceux qui lui appartiennent » (*Sag.*, 2, 23-24). Il n'est donc pas purement naturel, il est aussi diabolique de mourir. Cette affirmation ne peut avoir qu'un sens : notre fin, conforme à la nature, aurait pu n'être pas le déchirement que l'on sait. Qu'elle soit devenue tragique ne nous laisse pourtant pas sans espoir. Car s'il est une perdition totale, seules en font l'expérience les victimes consentantes de l'« homicide » et du « menteur » (*Jean*, 8, 44) qui veut voir avorter la création faite pour subsister.

En second lieu, l'acte de mourir peut, dans la foi, se charger d'un sens nouveau. Nous sommes « morts » depuis notre baptême et notre vie est « cachée avec le Christ en Dieu » (*Col.*, 3, 3). La mort ne peut donc plus revenir en arrière afin d'empoisonner le présent : le Christ étant mort à notre place, elle est un événement passé. L'Esprit travaille en nous : une vie nouvelle est à l'œuvre, dont l'opération consume ce qui résiste à sa vitalité et porte à l'incandescence tout l'humain que nous livrons à Dieu. Le résultat n'est pas encore visible ; pourtant chacun de nous peut savoir qu'il est « passé de la mort à la vie » (*1 Jean*, 3, 14) : il lui suffit d'expérimenter la valeur, en particulier fraternelle, d'une vie adaptée vaille que vaille à la loi de Dieu. Ce n'est qu'un signe, certes, un surcroît du Royaume, mais le Christ, en manifestant le fruit humain de nos efforts, fera connaître un jour la gloire que le Père a voulu nous donner : l'instant de sa mort sera pour chaque homme celui de sa révélation. Nous verrons Dieu, certes, mais ce que nous contemplerons en lui ne sera pas totale nouveauté : nous verrons en clair ce que nous aurons vécu dans la foi : l'effort de notre liberté

sous la grâce, notre enfantement par nous-mêmes dans l'investissement créateur de Dieu.

Mais la gloire est contagieuse, nul dans le Christ n'en jouit pour soi seul : chacun de nous porte « un fruit qui demeure » (*Jean*, 15, 16), à la mesure de la charité qu'il met en œuvre ici-bas. Dans la vision de Dieu, la communion des saints sera manifeste : nous aurons conscience des liens surnaturels tissés dans les solidarités de notre devenir humain. Pour l'instant notre fécondité est invisible, elle est un mystère de foi, mais, comme l'a bien vu Bernanos, « s'il était en notre pouvoir de lever sur les œuvres de Dieu un regard unique et pur, l'ordre des Prêcheurs [par exemple] nous apparaîtrait comme la charité même de saint Dominique réalisée dans l'espace et le temps, comme sa visible oraison »⁶. Car, si, dans le temps, tout chrétien, par son amour, se taille un canton dans le Royaume (cf. *Luc*, 19, 16-19), c'est au moment de la mort que s'épanouit pleinement le ministère de son intercession.

Ainsi, la mort n'est pas tout-à-fait le commencement de la vie immortelle, elle en inaugure seulement la pleine révélation. Déjà nous sommes ressuscités, montés au ciel avec le Christ, mais cette gloire est invisible : l'affirmer relève de la foi. Par la mort, nous émergerons dans l'altitude où le soleil dissipe le brouillard.

Finir de mourir

A la mort du Christ, « tout est achevé » (*Jean*, 19, 30), son dernier souffle est un point final. « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire... J'ai manifesté ton nom aux hommes » (*Jean*, 17, 4. 6). Le Verbe fait chair a fini son travail, délivré pour toujours la Parole de Dieu, « rendu témoignage à la vérité » (*Jean*, 18, 37). Les hommes peuvent « regarder celui qu'ils ont transpercé » (*Jean*, 19, 37) : le cadavre du Christ ne leur apprendra rien que n'ait

6. *Saint Dominique*, coll. catholique, N.R.F., p. 11.

révélé son dernier soupir : le Sauveur est parfait, on ne peut lui ajouter quoi que ce soit. Le grain est semé dans notre monde, les germes vont se nourrir de sa substance, sortir de terre et monter en épis : Pentecôte ouvrira le printemps.

C'est pourquoi Jésus tendait de tout son être à la croix : « Je dois recevoir un baptême et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé » (*Luc*, 12, 56). Il lui tardait de terminer sa tâche, de parvenir au sommet de son efficacité. « Obéissant jusqu'à la mort » (*Phil.*, 2, 8), il désirait intensément poser le dernier acte de sa vie afin de lier au bon plaisir du Père la totalité de son vouloir humain. Alors il serait à jamais manifeste que l'homme et Dieu peuvent n'avoir qu'un même amour.

Ainsi de nous : notre mort sera notre « heure » (*Jean*, 13, 1), le dernier instant, non de notre vie, mais du temps que Dieu nous donne pour entrer dans la rédemption. Jusque là, tels de bons travailleurs, nous gagnons la vie éternelle au profit Dieu sait de qui ! Mobilisés pour vaincre, en nous-mêmes et dans le monde, la résistance à l'emprise du Seigneur, nous sommes engagés pour « solder du péché »⁷. En ce sens les actes de notre vie sont matière d'obéissance : l'intelligence « écoute » la Parole et le cœur travaille à la garder : ainsi meurt lentement notre tendance à nous séparer de Dieu. Travail pénible à coup sûr : nous n'aimons pas être envahis ! La liberté c'est, pour nous, l'indépendance, non l'état de vie engagée à Dieu. Aussi notre effort est-il souvent douloureux, car il exprime à la fois notre vouloir-vivre surnaturel et la résistance mauvaise dont nous devons venir à bout.

Mais, nous avons coutume de le dire, le vieil Adam ne meurt en nous qu'un quart d'heure après la mort. Boutade pleine de sens : nous n'en finissons pas de mou-

7. Madeleine DELBRËL, *Ville marxiste, terre de mission*, Ed. du Cerf, coll. Rencontres, p. 64.

rir. Vienne l'heure : si le pli de l'obéissance a été pris, la fidélité de toute une vie explosera dans l'ultime consentement. Au cœur de notre agonie, rayonnera la prière ardente où s'exprimait le cœur du Christ : nous épouserons pour toujours la volonté salvifique de Dieu. Alors nous pourrions dire à la suite du Seigneur, quoique, hélas ! moins totalement que lui⁸ : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire », j'ai terminé mon travail, et l'audition fera place au regard.

Ainsi la foi nous révèle-t-elle les liens étroits de la vie et de la mort : en vertu du péché d'Adam nous sommes soumis aux maléfices de l'ennemi : œuvre de mort et de perdition ; en vertu de l'obéissance du Christ, l'Esprit tend à déployer en nous ses pouvoirs de vie : nous sommes porteurs de ce ferment. Ainsi la vie divine et la mort diabolique se font concurrence en nous : « *Mors et vita duello conflixere mirando* »⁹. Nous passons notre temps à épouser la cause de l'un ou l'autre adversaire. De qui serons-nous solidaires à la fin ? Dieu le sait. Du moins pouvons-nous le croire : si nous consacrons notre temps au salut, nous jouirons de son fruit. Une fois leur service achevé, les serviteurs prendront part à la royauté de leur maître : il les « établira sur tous ses biens » (*Matth.*, 24, 27). C'est ainsi que l'humain passe en Dieu : comme actes de rédemption d'abord, comme œuvre rachetée enfin. La gloire, alors, envahit l'humilité, car, suivant le mot de saint Irénée, la gloire de Dieu, c'est que l'homme vive, mais l'homme ne vit en plénitude que lorsque Dieu le transfigure au sein de sa propre vision.

8. « C'est, à bien peu d'exceptions près, le sort commun des hommes de mourir avec le sentiment de n'avoir pas accompli leur tâche ; chacun de nous doit connaître, à l'heure de l'agonie, ce suprême déchirement, avant de se réveiller, le seuil franchi, dans la douce pitié de Dieu, comme dans une aube fraîche et profonde » (G. BERNANOS, *Le chemin de la croix des âmes*, p. 471).

9. *Séquence* du jour de Pâques.

Un seul pas du travail au repos, de la peine à la joie : la mort est une frontière, tout est dans l'acte de la franchir.

« SE REMETTRE ENTRE LES MAINS DU PÈRE »

En apparence, il faut un jour cesser d'être : la vie se perd dans le néant. Intolérable autant qu'inévitable, la mort est le mal absolu. Son approche introduit la pire angoisse¹⁰ : le désespéré qui l'appelle parvient mal à la bien recevoir. Ainsi Job : il la désire (3, 20-23 ; 7, 15), sans cesser de la redouter (10, 18-19). On la compare à l'accouchement : c'est souligner qu'elle en reproduit les affres, car, tel l'enfant qui vient de naître, nous ne saurons qu'après un cri respirer l'air qui nous attendait. Même celui qui voit dans la mort un passage n'échappe pas à sa douleur : on l'arrache au sein familial pour le jeter dans l'inconnu.

Or, le Christ est venu « afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et d'affranchir ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (*Hébr.*, 2, 14-15). Puisque la mort nous fascine, Satan se sert de son pouvoir. Mais, libre à l'égard du diable, le Christ a « goûté » la mort (*Hébr.*, 2, 9). Il a voulu vivre comme nous cette expérience afin de nous apprendre à sublimer notre peur.

« Triste jusqu'à la mort »

Le Christ s'est troublé devant la mort. Il devait l'affronter sans faiblesse ; il avait vivement désiré s'y plonger pour porter du fruit. Il ne put pourtant pas échapper à l'angoisse et fut un moment submergé.

10. « Mes révoltes sont découragées par l'imminence de ma fin et la fatalité de ma dégradation... La mort hante mon sommeil... ça ronge » (S. DE BEAUVOIR, *La force des choses*) ; cf. *Sir.*, 40, 1-11.

Rien d'étrange en cette agonie : si l'image du plaisir est plus suggestive que lui, l'imminence du mal surpasse en horreur la réalité. Le Christ imagine sa mort, il prévoit les détails de sa Passion. Ce qui l'attend le frappe de *stupeur* ; proche, le mal engendre une *tristesse* accablante ; le sentiment d'impuissance amène l'*ennui* (cf. *Marc*, 14, 33-34). L'organisme ne résiste pas à la torture de l'esprit : sous la peau, des vaisseaux sanguins éclatent : le sang coagule dans la sueur (*Luc*, 22, 44). Prostrations, « violente clameur, larmes » (*Hébr.*, 5, 7), tous ces traits vont dans le même sens : cet homme est comme abattu.

Sensibilité trop vive ? Mais il s'agit du Fils de Dieu ! Sensibilité normale que le péché n'a pas épaissie, qu'un art de vivre très sage a plutôt dû développer. Voilà qui donne à réfléchir. Apte à goûter le charme de la vie comme à détester la douleur, Jésus n'est pas une « brute », il est homme, admirablement équilibré ; nul n'a donc souffert plus intensément que lui. Son horreur de la mort est saine ; on ne peut s'autoriser de lui pour exalter la douleur : comme telle, toute souffrance est sans valeur.

Or, le Christ ne nous a pas dispensés de la mort. Il nous est donc loisible de la craindre : quand sa perspective nous attriste, quand son imminence nous abat, quand la proximité d'un cadavre nous fait frémir de dégoût (comme le Christ au tombeau de Lazare, et par deux fois, *Jean*, 11, 33. 38), nous réagissons sainement. Le goût de la mort est morbide, une forme du désespoir.

On aurait tort pourtant de canoniser la crainte de la mort. Les faits nous en avertissent ; l'Écriture aussi : sous la pression de la peur, l'homme peut se conduire en lâche : la mort sert de prétexte aux apostats comme aux débauchés. Les persécuteurs le savent : ils font jouer ce ressort (2 *Mac.*, 6, 18-7, 42). Mais nul besoin d'évoquer les tyrans. En 1374 la peste envahit Sienna : il faut l'énergie d'une jeune fille pour mobiliser au service des malades quelques dominicains, pourtant parmi les meilleurs : pré-

tres et médecins fuyaient : « C'était une peur de la peur, car, en ces jours-là, celui qui ne mourait pas, vivait dans la peur ». Mais, la contagion disparue, « tous ceux qui échappèrent s'appliquèrent à jouir ; moines, prêtres, moniales, séculiers et femmes s'amusaient »¹¹. Echo d'une page ancienne : « Nos jours sont le passage d'une ombre... A l'œuvre donc ! Jouissons » (*Sag.*, I, 16 - 2, 9) ; vérité de tous les jours !

Plus subtile, une autre peur risque d'accompagner l'angoisse de la mort et de nous paralyser : dès que nous tentons de suivre le Christ, le péché qui hante nos vies laisse entrevoir son ampleur. Plus nous voulons nous engager, plus les difficultés le dévoilent : il prolifère où nous n'imaginions pas. N'en finissant pas d'explorer son influence, nous mesurons combien nous faisons peu pour Dieu. Serons-nous sauvés ? La question parfois se pose. Alors, la crainte apparaît : « Travaillez avec crainte et tremblement à accomplir votre salut » (*Phil.*, 2, 12). Les moines, dit-on, vivent de cette crainte ; la rhétorique pieuse en a souvent abusé. Il faut en préciser le sens. Une fois de plus, la mort du Christ va nous éclairer.

« *In manus tuas* »

Le Christ a, plus que personne, éprouvé l'angoisse de mourir. Mais il ne lui a rien cédé : il aurait voulu « si possible » (*Matth.*, 26, 39) échapper à la Passion, il a « présenté implorations et supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort » (*Hébr.*, 5, 7), mais en fin de compte il a vidé la coupe jusqu'aux derniers résidus de la douleur.

Dans la tempête où le jetaient les émotions de sa chair, sa volonté n'a pas faibli : plus que la mort il détestait la faute, plus que la vie il chérissait ceux à qui il la donnait par amour.

11. A. LEVASTI, *La vie de sainte Catherine de Sienne*, Ed. du Seuil, p. 13 et 159-161.

Pour lui-même, il s'en remettait au Père : ceux qui font son œuvre et, dans l'espérance, élèvent vers lui leur âme ne peuvent être déçus (cf. *Ps.*, 25, 1 et 3). Il est vrai, le déferlement de la souffrance peut entraîner dans l'obscurité. Alors, les certitudes se résorbent dans la fine pointe de l'esprit. Les espoirs de la chair s'effondrent et le Christ se plaint d'être seul : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » (*Marc*, 15, 34). Mais l'espérance du cœur peut s'affirmer plus nette et Jésus jette son dernier cri : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (*Luc*, 23, 46). Plus qu'Abraham « espérant contre toute espérance » (*Rom.*, 4, 18), son dernier soupir est un acte de confiance, l'aveu d'un total abandon.

Puisque le Christ a sublimé la peur dans l'espérance, nous pouvons placer nos pas dans ses pas.

Devant la mort, ma chair frémira sans doute ; mais si je songe à celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle contradiction, je ne défaillerais pas par lassitude d'âme (cf. *Hébr.*, 12, 3). Le souvenir de mon Sauveur me conduira à m'abandonner comme lui : le Créateur ne peut pas vouloir qu'avorte sa créature ; son amour de la vie est immense ; je puis lui faire une pleine confiance, m'abandonner dans la paix.

Et n'objectez pas que je ne mérite pas son amour : « Cette parole est sûre : le Christ-Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier » (*1 Tim.*, 1, 15). Nul n'est sauvé en raison d'une valeur qu'il tiendrait de lui-même, mais par l'amour gratuit du Christ. Que le péché existe en ma vie, qu'il paraisse y proliférer, je ne le sais que trop : si Paul pouvait se dire chef de file dans le péché, en quelque sorte un autre Adam, qu'en sera-t-il de moi ? Mais, chaque jour, j'entends la prière de l'Eglise : « Nous sommes pécheurs et pourtant vos serviteurs, nous espérons en l'abondance de vos miséricordes ; faites-nous entrer dans la compagnie de vos saints ». Oui j'adhère à cette demande : je ne compte pas

« sur le poids de mes mérites » ; si j'en ai, cela tient à l'amour de celui qui me les a donnés. « Insuffisant » (cf. *Luc*, 17, 20), je le serai toujours, ne faisant pas même ce que je dois. En tout état de cause, j'aurai toujours besoin que Dieu, par le Christ, m'octroie « largement » son pardon¹².

« L'esprit est ardent, mais la chair est faible » (*Matth.*, 26, 41). Parce que j'espère, la peur de la mort ne va pas disparaître à coup sûr. Je vais plutôt me familiariser avec elle, travailler, par l'espérance, à la réduire tous les jours. Ainsi cette fille d'Abraham, qui s'était convertie à Jésus-Christ : le mal et la mort la hantaient ; chaque jour, voyant venir son heure, elle priait pour obtenir la grâce que tout se passât rapidement. Elle s'est éteinte un matin de Pâques, lucide et sans aucune peur. Comme la mort du Christ, comme celle de tout chrétien, la sienne avait montré double visage : angoisse de la chair, sérénité de l'esprit. Elle avait mené longuement le combat contre l'angoisse : il lui restait pour finir à prendre sa part de la victoire du Seigneur : la mort, si souvent *revenue en arrière*, avait fini par se laisser apprivoiser : tant de peur changée en prière lava le visage sombre : il fut clair, alors, que mourir, c'est passer en Dieu.

« Il faut vous reconforter mutuellement »

Cet avertissement, deux fois répété (*1 Th.*, 4, 18 et 5, 11), de l'Apôtre, l'avons-nous pris au sérieux ? Il devient de plus en plus difficile d'annoncer à quelqu'un l'approche de sa mort. Sans doute est-il des cas où les médecins eux-mêmes ont besoin, pour l'efficacité de leur art, que le silence soit gardé. Mais l'heure vient toujours où l'on doit parler : hormis des cas extrêmes, le mourant a le droit de savoir qu'il est en train de mourir, au moins s'il est croyant.

12. « Veniae quaesumus largitor admitte » (canon de la messe selon le rite romain).

Certes, une vie vraiment chrétienne suffit à préparer à la mort : dans l'espérance quotidienne mûrit celle du dernier jour. Pourtant, il faut nous en convaincre : il est bon de se voir mourir. C'est même une grâce divine ; comme telle, il faut la demander souvent ; les litanies des saints l'implorent : « De la mort subite, à l'improviste, délivrez-nous, Seigneur ! ». Tel est l'esprit de l'Eglise qui ne souhaite pas voir improviser notre mort : l'instant suprême ne doit pas passer inaperçu. Est-il rien de plus grave que de se remettre aux mains du Père ? Rien de plus beau ? De plus grand ? C'est notre dernier acte à la suite du Christ, même s'il s'accomplit dans une certaine peur.

Pour éviter cette peur, on barre parfois la route au prêtre : le messager de l'espérance passe pour un épouvantail. Décidément, le climat n'est plus chrétien. Aussi l'appel de saint Paul nous atteint-il de plein fouet. Il ne s'agit pas seulement de paroles : il faut recréer tout un comportement : façon d'entourer les malades, d'escorter le prêtre auprès d'eux, ton des vigiles funèbres, contenu des faire-parts, liturgie des funérailles, hors de l'Eglise surtout, tenue des cimetières, style et inscriptions des tombeaux¹³, pour les laïcs autant que pour les prêtres, que d'occasions d'annoncer Jésus-Christ ! Une campagne d'action dans le contexte paroissial au moins, ne pourrait-elle attirer l'attention là-dessus ? N'escomptons plus devant la mort pêcher les hommes à la ligne : il faut changer l'eau du vivier.

C'est pourquoi un effort de prédication s'impose, moins propre à effrayer qu'à pacifier. Nous avons redécouvert le mystère pascal. Certes nous n'en finirons pas de parler des réalités terrestres dans la lumière du Christ ressuscité. Mais dans la mort, nous touchons le problème

13. Une personne fit graver sur la tombe de sa mère le verset suivant : « Ma chair même reposera dans l'espérance » (*Ps.*, 16, 9 ; cf. *Actes*, 2, 26). Autour d'elle on jugea cela très « protestant ».

fondamental. C'est « le dernier ennemi » (1 Cor., 15, 26) : les chrétiens doivent savoir qu'il est vaincu, comment et par qui. Ils doivent partager cette victoire, transformer leur mentalité et leurs attitudes à propos précisément de la mort. Faute de quoi le climat collectif qui l'entoure sera fermé à l'espérance. Alors, pas d'autre alternative : la peur l'emportera, par quoi Satan tient les hommes captifs. Oui, nul n'est en mesure d'exorciser la peur humaine, sinon l'Eglise du Christ. Il dépend de nous qu'elle porte ce témoignage : on peut ne plus craindre la mort ; on peut même aimer de mourir.

« DONNER SA VIE POUR CEUX QU'ON AIME »

Des grands faits humains, la mort est le plus fatal. Sans doute les enfants de l'âge technique peuvent-ils, dans l'ensemble, espérer vivre plus longtemps que leurs aînés ; la science, pourtant, n'ose pas promettre qu'elle aura raison de la mort. Or, la fatalité, c'est la pire contrainte : rien de moins libre que l'acte où il faut mourir.

Les pressentiments qu'on pourrait en faire un acte libre n'en sont que plus émouvants : « Si je réussissais à être exactement présente à l'instant de ma mort, je la ferais être, ce serait une façon de la sauver »¹⁴. Cette remarque de Simone de Beauvoir est-elle une intuition de philosophe ? Une réminiscence laïcisée du catéchisme au cours Désir ? N'en décidons pas. Une chose est sûre : le Christ a voulu sa mort ; quand viendra la nôtre, il peut nous donner de la vouloir.

« Je donne ma vie... on ne me l'ôte pas »

De l'extérieur, le Christ a subi sa mort. Bien des gens ont collaboré à la produire : certains ont comploté contre Jésus, d'autres l'ont arrêté ; le sanhédrin l'a jugé ; Pilate l'a condamné ; les soldats l'ont exécuté. Homicide en rè-

14. *La force des choses.*

gle : condamnation d'un « juste » (*Luc*, 23, 47) à quoi ne manque pas l'accord d'une foule qui exige en revanche la relaxation d'un « assassin » (*Actes*, 3, 14-15).

Cette coalition s'explique : Pilate est un lâche : il a peur d'être dénoncé à Rome s'il innocente un Juif accusé d'être hostile à l'occupant ; les chefs du peuple sont jaloux : ces Juifs voient leur influence compromise et tremblent pour leur sécurité (*Jean*, 11, 47-48) ; Judas, « terroriste » peut-être, déçu par conséquent dans son espoir temporel, mais à coup sûr sentant venir l'orage, songe à se couvrir, non sans tirer parti de sa défection : il trahit pour de l'argent. Invisiblement, c'est Satan qui mène : « au temps marqué » (*Luc*, 4, 13), c'est lui qui « inspire » Judas (*Jean*, 13, 2), même, il « entre en lui » (*Luc*, 23, 3 ; *Jean*, 13, 26). Tant de passions composent une force ; leurs mobiles peuvent bien diverger : leur feu concentré parvient à imposer la mort du Christ.

Lui, pourtant, revendique la liberté de sa mort : « Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie pour la reprendre. On ne me l'ôte pas ; je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner et pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (*Jean*, 10, 17-18).

Ce texte est significatif : Jésus ne dit pas qu'il veut mourir, mais qu'il veut donner sa vie : c'est mettre en relief l'activité qu'il déploie en sa Passion. Une fois de plus, la mort a donc un double visage : derrière la passivité qu'elle impose se cache la liberté d'un vouloir positif. Pour en apprécier la portée, il faut en découvrir les motifs.

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (*Jean*, 15, 13). Un usage abondant a trop émoussé la pointe de cette phrase ; rendons lui son acuité : les amis en question ne le sont pas de leur chef ; ils sont « par nature fils de colère » (*Eph.*, 2, 3) ; ils ne s'attacheront au Christ que par le don qu'il leur fera. Ainsi, l'amour atteint son intensité suprême lorsqu'on se laisse prendre la vie par ceux-là mêmes dont l'hostilité

nous peine et dont on veut attirer l'amour. Il est possible de convertir ses ennemis en amis : il suffit pour cela de les laisser exercer toute leur agressivité. Désarmés, ils se rendent et s'avouent volontiers conquis. Non pas tous, hélas ! D'aucuns ne saisissent pas l'offre qui leur est faite : Jésus ne déteste pas Judas, Caïphe et Pilate ; eux refusent son amitié, mais ce refus n'enlève rien au Christ : son amour demeure entier, le don ne sera pas repris.

Mais pourquoi sommes-nous ennemis du Christ ? Parce que nous sommes pécheurs et qu'il a vocation de sauveur. Notre volonté propre est notre loi. S'il veut nous sauver sans nous violer (et quelle valeur aurait un salut contraint ?) Jésus doit, par sa parole, obtenir de nous la décision libre de renoncer à notre repli sur nous. Aussi doit-il toucher notre cœur. Hôte amical, il tend à Judas la bouchée qui l'honore (*Jean*, 13, 26) ; juif patriote, il se refuse à disputer devant le gouverneur avec ses frères de race, fussent-ils des accusateurs (*Matth.*, 27, 12-14) ; sauveur de tous, il tente d'éveiller Pilate au pressentiment de l'absolu dans l'humain : la vérité, garantie hors de ce monde (*Jean*, 18, 37), le pouvoir, soumis aux lois d'en-haut puisque consenti d'en-haut (*Jean*, 19, 11).

Mais, si nous vivons pour nous-mêmes, c'est que, dans l'immédiat, nous y trouvons notre compte, un avantage plus intéressant, nous semble-t-il, que l'innocence et l'amitié avec Dieu : ainsi Judas l'avare, les prêtres jaloux, Pilate, ami de César.

Jésus doit nous montrer dans les faits que cette rupture a des conséquences, dont la pire est l'aventure des fils d'Adam : qui nous prêche, exemple ou parole, la religion, lien avec Dieu, est un témoin gênant : nous inclinons à le faire mourir. La passion d'Abel est la conséquence atroce de l'irréligion de Caïn.

Tel est au fond le témoignage du Christ : « Vous êtes faits pour Dieu ; j'affirme qu'il vous aime, et je vous aime assez pour persister dans cette attestation. Je sais

très bien que je vous gêne et que vous refusez de m'écouter : vous songez même à me supprimer. Eh bien soit ! S'il faut du sang sur mes paroles, voilà ma vie : elle est à vous. Mais n'espérez pas me réduire au silence : si vous n'entendez pas l'appel de la parole, vous entendrez le cri du sang. Or celui du Fils de Dieu sera forcément *plus éloquent que celui d'Abel* (Hébr., 12, 24). L'amour qu'il attestera est Dieu même, c'est-à-dire *un feu consumant* (Hébr., 12, 29). Suivant que vous accepterez ou non sa brûlure, vous flamberez comme une torche vive ou bien serez calcinés ».

Notre refus de Dieu engendrera donc son martyr : il l'acceptera jusqu'au bout. A coup sûr, nous lui ferons du mal, mais nous nous en ferons bien plus : la souffrance est atroce, pire le péché. Aussi en assumera-t-il les conséquences afin de nous libérer : « Père, pardonne-leur : ils ne savent ce qu'ils font » (*Luc*, 23, 34). Parole inouïe : c'est du péché qu'il souffre, et plus intensément que du mal de sa chair.

Or, si c'est là nous aimer, c'est du même amour aimer la vérité, brûler pour Dieu.

Car, en tout cela, Jésus accomplit la volonté de son Père (*Luc*, 22, 42) puisqu'en tout et pour tout il ne s'occupe que de nous réconcilier avec Dieu. En effet, « on ne veut pas, chez votre Père qui est aux cieux, qu'un seul de ces petits se perde » (*Matth.*, 18, 10) et « c'est la volonté du Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle et que le Fils le ressuscite au dernier jour » (*Jean*, 6, 40). Jésus peut donc parfaitement dire en quittant la chambre haute pour le jardin des Oliviers : « Le prince de ce monde vient. Contre moi, il ne peut rien, mais il faut que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné » (*Jean*, 14, 30) : en un sens, donc, Dieu n'a pas d'autre vouloir que la mort du Fils.

Mais il faut s'entendre. Ce n'est pas que Dieu prenne plaisir au malheur : les fouets, les outrages, les coups ne lui sont pas agréables, il abomine la mort puisqu' « il ne se réjouit pas de la perte des vivants » (*Sag.*, 1, 13). Mais il « livre » son Fils (*Rom.*, 8, 32) et veut que son Fils se livre, car il veut qu'un être humain mérite la rédemption universelle et s'y donne intégralement. C'est pourquoi « du côté des tueurs la Passion fut un maléfice, mais celui qui par amour l'a soufferte en a fait un sacrifice »¹⁵, car « par un Esprit éternel, il s'est offert lui-même sans tache à Dieu » (*Hébr.*, 9, 14). De ce sacrifice, l'auteur de l'*Épître aux Hébreux* suggère une précieuse analyse (10, 5-10) : « Tu m'as façonné un corps... je viens faire ta volonté ». Sa vie dans la chair, soumise à la condition temporelle, Jésus la consume pour Dieu. De l'instant où il entre dans le monde à l'instant où il en sort, il accomplit ce qui est « écrit à son sujet dans le rouleau du livre ». Dévotion parfaite, ou, si l'on veut, dévouement intégral. Ainsi l'âme du sacrifice est un amour obéissant : cet acte intérieur peut être instantané et demeurer stable à jamais. Par contre la matière ou le corps du sacrifice se manifestent dans le temps. En chaque événement, Jésus actualise son intention profonde : il s'ordonne en tout de tendre au même but. Lentement, sa vie totalise : l'instant de la mort achève l'intégration : alors, tout est passé en Dieu ; c'est la fin.

Pilate sera surpris que Jésus ait pu mourir si vite (*Marc*, 15, 44). Rien d'étonnant, dira-t-on ! La Passion l'avait épuisé. Saint Jean nous invite à prendre plus de recul : Jésus « remet son esprit » (*Jean*, 19, 30). Il est le Fils, on ne lui ôte pas la vie ; à l'heure voulue, il la donne, librement. Liberté sans exemple : il nous reste à l'imiter, mais ce sera, toujours, de loin.

15. Saint THOMAS D'AQUIN, IIIa, q. 48, a. 3.

« Etre pressé de mourir pour porter du fruit »¹⁶

Nous sommes tous condamnés à la mort. Nous subirons cette peine, infailliblement. Nous pouvons bien refuser la sentence, il n'est pas en notre pouvoir d'en éviter l'exécution. Mais, depuis que le Christ est mort, lui, l'innocent par excellence, il nous est offert d'accepter les deux. Alors, il peut nous justifier et nous sauver de la mort.

Le 14 nisan, Jésus n'est pas seul en croix. Deux malfaiteurs l'encadrent, promis au même tourment. Ils affrontent leur mort en butant sur la sienne : l'un en demeure esclave et l'autre s'en libère ; derrière eux, nous sommes légion.

Un des voleurs « insulte » le Christ (*Luc*, 23, 39). Ce mot de saint Luc étonne : demander un miracle, en s'identifiant d'ailleurs avec Jésus, est-ce vraiment l'insulter ? Voyons de plus près. « Nous sommes tous trois condamnés ; tire-toi d'affaire, si tu es le Christ. Et nous avec toi, si tu as du cœur ». Tout le problème est d'échapper à la souffrance et à la mort. Se reconnaît-il coupable ? Peu importe : il ne pense qu'à vivre, non à guérir de son péché ; il ne songe pas à d'autre salut que temporel, il ne croit pas à la rédemption. Aussi Jésus ne peut rien pour lui. En réalité, il ne s'identifie pas au Christ, il l'identifie à soi. Il le met au service de la malversation et donc au rang des malfaiteurs : l'insulte est là.

Inversement, l'autre voleur part de l'innocence de Jésus. Si ce dernier veut mourir avec les coupables, ce n'est pas qu'il ait péché, c'est qu'il les porte en son cœur ; se vouloir solidaire dans la peine sans avoir partagé la faute, c'est l'acte d'un amour. Et tout amour est sauveur.

Alors le voleur s'amende : il s'avoue coupable, assume la peine en attendant le salut, entre dans la Rédemption.

S'accuser n'est pas facile : l'amour seul permet de s'accepter. Mais lorsqu'il est aimé, le coupable se sent

16. P. LYONNET, s.j., *Ecrits spirituels*, p. 143.

libre : porté par la grâce de l'amitié, il parvient à se condamner. Sa culpabilité n'étant plus intolérable, l'agressivité finit par céder. Et puisque le Christ pousse l'amour jusqu'à prendre sur lui la peine, il demande à la partager. Ce sera le moyen de renier la faute, de convertir la désobéissance à la loi de vie en obéissance à la loi de mort. Le coupable accepte donc de mourir. Pour ce qui est de l'au-delà, il s'en remet à son nouvel ami : un jour sa royauté sera manifestée : il demande, alors, un souvenir.

Cet homme est libéré : le vieil Adam, source de mort et de condamnation, a cédé la place au nouvel Adam, source de vie et de justification. Loin d'« outrager l'Esprit de la grâce » (*Hébr.*, 10, 29), de « crucifier pour son compte et de bafouer publiquement le Fils de Dieu » (*Hébr.*, 6, 6) en le mettant au rang des malfaiteurs, le voleur a choisi de s'identifier à Jésus-Christ. En voici la preuve : l'insulte de son compagnon le provoque : il y répond par une profession de foi. Il a si fort la foi qu'il éprouve le tourment rédempteur : il parle à son compère ; il s'efforce de l'entraîner ; il l'aime assez pour vouloir qu'il passe en Dieu.

Repentir, aveu, satisfaction... l'absolution coiffe le tout. On n'en peut rêver de plus belle : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis » (*Luc*, 23, 43). Jésus ne promet pas un souvenir : il agit dans le présent, et, puisque la résurrection, liée au retour de gloire, doit être remise à plus tard, il ouvre un jardin de délices, renouvelé de l'Eden. Surtout, il ne fait pas que remettre la dette, il manifeste l'amitié : tu es avec moi dans la peine, je t'offre, avec moi, la joie, et, plus tard, l'honneur.

Tel est l'idéal de la mort chrétienne : que tout en moi appartienne à Jésus-Christ.

Certes, je sais ma mort fatale : j'en subis constamment l'attente, je n'en choisirai pas le jour. Comme de toute loi, je puis pourtant m'en libérer.

Car l'important n'est pas de fixer soi-même l'heure¹⁷, mais, l'heure approchant, d'être prêt à lui choisir un sens. Or s'il est vrai qu'on peut choisir en un instant, il n'en est pas moins vrai que le passé nous conditionne à chaque instant : si chaque jour je m'ordonne de préférer ce que je veux préférer au moment de mourir, le temps venu, je ne subirai pas : j'improviserai, au vrai sens du terme, qui n'est pas *créer de rien*, mais *tirer de ses provisions*. Il faut donc mourir chaque jour, afin de pouvoir bien mourir.

Sagesse chrétienne ? Sans doute ! Art de vivre aussi, tout humain même si c'est dans la foi qu'il se révèle au mieux : « Quelle différence si grande y a-t-il entre vivre et mourir ? On meurt tout le temps puisque mourir c'est perdre la vie et que nous la perdons heure par heure. La mort s'exerce à tout instant. Elle détruit à mesure que la vie construit, à l'égard des mêmes éléments et dans un même acte. Il n'en sera ni plus ni moins de l'acte dernier, et notre dernier soupir sera une respiration comme une autre. On penserait tout autrement de la mort terminale, si l'on avait le sentiment de la mort permanente. On meurt une fois dans son lit et tout le temps en soi-même »¹⁸.

Mais la foi au Christ va plus loin que la plus noble affirmation de soi devant la mort. Elle ajoute à cet art de mourir ce que l'Évangile ajoute à la sagesse du Portique : l'amour et l'humilité du voleur crucifié. Le chrétien, par la mort quotidienne, entre dans le travail de sa rédemption. « Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché pour moi...

17. « Si c'est l'arrêt du compte qui donne son sens et sa valeur à notre vie, peu importe que tous les actes de notre vie aient été libres : le sens même nous en échappe si nous ne choisissons pas nous-mêmes le moment où le compte s'arrêtera » (J.-P. SARTRE, *L'être et le néant*, p. 622).

18. A.-D. SERTILLANGES, o.p., *De la mort*, R. Morel éditeur.

Loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aïlle à lui et le secoure... Il faut ajouter mes plaies aux siennes et me joindre à lui... Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir »¹⁹.

Je meurs donc chaque jour, en m'avouant coupable, et je me condamne à mort. Loin de subir la peine par contrainte, je l'assume par amour : « Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur... A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais. Seigneur, je vous donne tout »²⁰.

Mais il faut aller plus loin. Ce n'est pas pour moi seul qu'il m'est offert de mourir. Je puis, pour d'autres, offrir mon sacrifice, dans une charité dont l'horizon naturel est l'Eglise et même l'humanité. « Il faut mourir sans cesse à soi-même pour porter les autres à entrer dans cette pratique de la mort qui est le fond du christianisme » (Fénelon).

J'aimerai donc la souffrance et la mort. Non pour leur visage d'ombre : il est horrible en effet. Mais, comme Pascal aimait la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'avait aimée²¹, j'aimerai la mort pour le visage de lumière qu'elle a pris sur la croix du Christ et qu'entrevoit le voleur croyant. Je voudrai ma mort comme il a voulu la sienne : pour tirer le bien du mal²².

19. PASCAL, *Pensées*, Br. 553.

20. IDEM, *Ibidem*.

21. PASCAL, *Pensées*, Br. 550.

22. « Nous voulons réellement ce qu'Il veut, nous voulons vraiment, sans le savoir, nos peines, notre souffrance, notre solitude, alors que nous nous imaginons seulement vouloir nos plaisirs. Nous nous imaginons redouter notre mort et la fuir, quand nous voulons réellement cette mort comme il a voulu la Sienne. De la même manière qu'Il se sacrifie sur chaque autel où se célèbre la messe, Il recommence à mourir dans chaque homme à l'agonie. Nous voulons tout ce qu'Il veut, mais nous ne savons pas que nous le voulons, nous ne nous connaissons pas, le péché nous fait vivre à la surface

**

Car tel est bien le dernier mot. Depuis que le Fils de Dieu a pris sur lui notre mort, la contagion du bien l'emporte sur la contagion du mal. « Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde » (*Rom.*, II, 32), il a laissé jouer la liberté, couru le risque du péché et de son extension universelle, car il se réservait d'engager tous les hommes dans l'œuvre de leur rédemption. Comme l'a bien vu Claudel : « Le mal est dans le monde comme un esclave qui fait monter l'eau ».

La mort, dans cette optique, est « le dernier ennemi ». C'est pourquoi elle *revient* toujours *en arrière*. Mais que le Christ l'ait vaincue commande notre art de vivre : l'engagement, non l'évasion. « Tout est royaume de Dieu, la terre comme le ciel. Soyons avec Dieu, et, pour nous, il n'y aura plus de mort. Nous mourons tout le temps à ce monde-ci comme nous naissons à l'autre. La mort est derrière nous, non pas devant »²³.

Claude BOURGIN, o.p.

de nous-mêmes, nous ne rentrerons en nous que pour mourir, et c'est là qu'Il nous attend » (G. BERNANOS, *Dernier agenda*. Cité par A. BÉGUIN, *Bernanos par lui-même*, Paris, Ed. du Seuil, 1954, p. 147).

23. A.-D. SERTILLANGES, *De la mort*.